

Le grand silence

La misère de l'allemand en Suisse romande

●●● **Christophe Büchi**, Lausanne
Journaliste

Les amis de notre pays s'imaginent souvent que la Suisse est un pays multilingue, habité par un peuple de polyglottes. Parmi les préjugés positifs sur notre pays longtemps - peut-être trop longtemps - idéalisé, figure en bonne place l'idée que tous les Suisses parlent couramment deux, trois, voire quatre langues. La réalité est loin de cette image d'Épinal. Au fond, seuls les Italophones et les Romanches, les minoritaires parmi les minoritaires, incarnent réellement ce mythe : ces périphériques sont les plus suisses des Suisses. Pour les Romands et les Alémaniques, on est loin du compte. Il y a notamment une idée à laquelle seuls les étrangers croient encore : que la majorité des Romands maîtrisent l'allemand. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

La Suisse romande, un tremplin francophone vers la culture germanique ? Un rêve. En réalité, dès que l'on s'éloigne un peu des zones jouxtant la frontière linguistique (et encore !), la Romandie s'avère être une terre aride pour l'allemand. Essayez d'obtenir un renseignement en allemand dans une rue ou même dans un office de tourisme de Genève : bonne chance ! Ou de trouver un bistrot lausannois où l'on vous propose un journal alémanique : patience, patience ! On a parfois l'impression qu'une grande pancarte pend aux portes de la Romandie : *Hier spricht man nicht Deutsch...* Le constat est médiocre notamment parmi les intellectuels. Dans les universités romandes, les professeurs évitent de donner à lire à leurs étudiants des textes allemands, sachant très bien que c'est peine perdue (exception faite des juristes et bien sûr des germanistes). La connaissance de l'allemand parmi les intellectuels romands est de nos jours probablement (encore) plus précaire qu'autrefois. Jusque dans les années 1950, le *cursum honorum* de l'universitaire romand comprenait un séjour en Allemagne. Ce fut le cas notamment pour les théologiens protestants. Cette belle tradition s'est quasiment perdue.

Certes, il ne s'agit pas de noircir le tableau plus qu'il ne faut. Il y a bien sûr des Romands qui témoignent d'une remarquable ouverture à la culture allemande. Mais l'admiration qu'ils suscitent est à l'image de leur rareté.

La faute à l'allemand ?

Pourquoi cette misère ? On ne peut pas dire que l'école publique ne fasse pas d'efforts : la Suisse romande est probablement la seule grande région au monde où l'apprentissage des langues « étrangères » commence obligatoirement avec la langue de Goethe. Dans ce sens, la Romandie devrait être un Eldorado pour l'allemand. Pourquoi ne l'est-elle pas alors ?

Quand on pose la question, on vous répond souvent : l'allemand est une langue difficile, trop difficile pour être véritablement apprise. Indéniablement, la grammaire allemande présente de nombreuses difficultés. Par exemple, l'allemand connaît trois genres, alors que le français, l'italien et l'espagnol n'en ont que deux et l'anglais un seul. Les terminaisons des verbes et des substantifs sont d'une variété décourageante et peuvent même changer à l'intérieur du même cas (*ein schöner Baum*, mais *der*

schöne Baum, etc.). Et, difficulté majeure pour les francophones, la fréquente inversion du sujet et du verbe, par exemple après un adverbe (*heute ging ich nach Hause*) ou dans une relative.

Et puis, la construction de la phrase allemande ! Plus qu'à un énoncé analytique cher à la langue française, elle ressemble à une phrase musicale où la tension augmente de plus en plus pour ne trouver sa résolution que tout à la fin. Cela pose beaucoup de problèmes aux francophones, habitués à une construction de phrase linéaire. Mais pas à eux seuls. Ainsi, l'écrivain Mark Twain compare le locuteur allemand entamant une phrase, à un plongeur qui va disparaître sous l'eau jusqu'à émerger de l'autre côté de l'Atlantique, avec un verbe dans la bouche.

Ce n'est pas facile à assimiler, sans doute. Mais il ne faut pas y voir l'expression d'une obscurité brumeuse typiquement germanique. En vérité, la construction de la phrase allemande est proche de la « période » latine. Pensons à ce passage du fameux *Salve Regina* : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte* (tourne vers nous tes yeux miséricordieux). Une construction qui renverse l'ordre français et lâche le verbe tout à la fin : qu'en aurait dit Mark Twain ? Soit dit en passant, la disparition du latin de l'enseignement supérieur enlève aux francophones un outil qui leur facilitait auparavant aussi l'approche de l'allemand. Et finalement, la prononciation de l'allemand, avec ses *haches* et ses *k*, pose elle aussi des problèmes aux francophones. D'où ces jugements courants selon lesquels parler allemand serait « hacher de la paille » ou « casser du caillou ».

Notre propos n'est donc pas de nier les difficultés inhérentes à l'allemand ; elles sont évidentes même pour nous qui sommes de langue allemande. Mais au fond, il n'existe pas de langue facile. Et si l'al-

lemand était un obstacle infranchissable pour les Latins, comment expliquer que les Tessinois et les Romanches l'apprennent parfaitement ?

Une langue dure ?

Un autre argument est souvent avancé pour expliquer la réticence des francophones : la langue allemande serait dure, rauque, « gutturale » et peu gracieuse, bref : elle ne serait pas belle. Cet argument non plus ne tient pas : les linguistes ont démontré depuis longtemps que la prétendue beauté d'une langue n'est que le produit de connotations, de mythes et de représentations collectives.

Certes, il semble qu'il y ait un consensus pour affirmer que la langue italienne est belle. Mais en réalité, l'italien est considéré comme beau pour la simple raison qu'on y associe la beauté des paysages toscans, la *dolce vita* romaine, l'art de Michelangelo et les fringants footballeurs *azzurri*.

L'allemand en revanche est fréquemment qualifié de désagréable parce que les associations d'idées qui s'y rattachent sont souvent négatives : le *drill* prussien, le nazisme, etc. Si l'on pense à l'officier S.S. hurlant des ordres dans un film de guerre, on a de la peine à trouver cette langue belle. Mais la beauté, la dureté ou la douceur ne sont pas les propriétés d'une langue mais celles qu'on lui prête. Ces jugements peuvent changer avec le contexte. Si l'on entend Elisabeth Schwarzkopf chanter un Lied de Schumann, peut-on dire que sa langue est « dure » ?

Non, l'argument selon lequel l'allemand ne serait pas une belle langue nous mène sur une fausse piste. Ce n'est pas parce que la langue allemande serait difficile, dure et disgracieuse que les francophones ont de la peine à l'ap-

prendre. C'est parce qu'ils ont de la peine à l'aimer, qu'ils sont enclins à la considérer comme difficile et dure.

Histoire d'images

Mais alors, quelles sont les raisons pour lesquelles l'image de l'allemand n'est pas attrayante ? Cela tient, nous l'avons dit, en partie à l'histoire allemande au cours des XIX^e et XX^e siècles. Mais la racine du problème est bien plus ancienne. Les jugements souvent négatifs sur la langue allemande sont millénaires et dus aux relations troubles entre la civilisation latine et les « barbares » germaniques.

Les Germains qui envahissaient l'Empire romain dans les premiers siècles de notre ère faisaient peur. Ce n'est donc pas une surprise que le jugement des envahis sur la langue de leurs ennemis ne fut pas flatteur. Au IV^e siècle déjà, l'empereur Julien compare la langue des Germains au cri rauque de certains oiseaux. Au V^e siècle, le poète Sidoine Apollinaire, noble gallo-romain cohabitant avec les Burgondes fraîchement installés dans la plaine du Rhône, raille leurs « rudes sonorités ».

Ces jugements vont être repris et variés pendant 1500 ans. Au XII^e siècle, par exemple, le troubadour Pierre de Cavaiana compare l'allemand au croassement des grenouilles et à l'aboïement des chiens. Un autre « bon mot », attribué à Charles Quint, fait partie de la panoplie anti-allemande : l'empereur habsbourgeois aurait dit parler espagnol à Dieu, italien aux femmes, français aux hommes et allemand aux chevaux.

Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que les jugements commencent à se faire un peu plus indulgents. Grâce aux œuvres de Klopstock, du Suisse Salomon Gessner, auteur des *Idylles*, grâce ensuite à Goethe et à Schiller et aux philosophes Kant, Schelling et Hegel, la cul-

ture allemande gagne ses titres de noblesse. Même en France, on commence à louer la flexibilité et la richesse de la langue allemande. Avec son essai *De l'Allemagne*, Madame de Staël (Germaine Necker) accomplit en 1804 la réhabilitation de la culture allemande.

Mais ce changement ne fait pas disparaître définitivement les préjugés négatifs. En 1807, dans une lettre à sa sœur Pauline, Stendhal compare l'allemand une fois de plus au croassement des corbeaux. Les préjugés ont la vie - et la dent - dure.

Pourtant, en matière de diatribe contre l'allemand, la timbale est décrochée par l'ami même de Mme de Staël, Benjamin Constant. Arrivant à Berne en 1804, il note : « Un être d'une espèce étrangère à la nôtre, qui ne la connaîtrait pas plus que nous ne connaissons celle des animaux, pourrait bien prendre pour des beuglements inarticulés le langage qu'on entend à Berne. Aux cris que poussaient plusieurs de mes cousins dans leurs gaietés et leurs disputes, je me serais cru facilement transporté au milieu d'un troupeau de buffles. En traversant le marché où les femmes vendent légumes et fleurs, je retrouve le bruit que j'avais entendu en Allemagne quand les troupeaux d'oies allaient au pâturage. » Ce que c'est bien écrit. Mais au fond, que c'est « bête » !

De toute façon, l'éveil du mouvement national allemand - qui prend dès les guerres napoléoniennes une tournure anti-française -, la récupération du nationalisme allemand par la Prusse, puis la guerre franco-allemande de 1870/71 mettent fin au petit début de « lune de miel » franco-allemand célébrée par Madame de Staël. Pour la France, l'Allemagne est désormais l'ennemie. On apprend encore parfois sa langue pour comprendre les raisons de son succès et pour s'approprier sa science :

le monde universitaire allemand connaît son heure de gloire à la veille de la Première Guerre mondiale. La défaite allemande en 1918 mettra fin à cet apogée. Et la montée du nazisme donnera une actualité nouvelle à la vieille équation « Allemands = barbares ».

Le schwyzertütsch

Aujourd'hui, beaucoup d'eau a passé sous les ponts. Toutefois, les préjugés négatifs continuent à être véhiculés, notamment par le cinéma américain. Bien sûr, l'image de l'allemand et des germanophones n'est pas restée tout à fait la même. Soixante ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne est un Etat démocratique respecté. Le « couple » franco-allemand est devenu la cellule de base de la construction européenne. La chute du mur a encore renforcé l'intérêt pour l'Allemagne et sa langue. Berlin est devenue une destination appréciée pour les voyages de classe. Mais cette évolution n'a pas gommé le passé et fait disparaître les vieux stéréotypes. Dans son ouvrage *J'aimerais aimer parler allemand*,¹ Marion Perrefort, professeure à l'Université de Franche-Comté à Besançon, montre que pour beaucoup de Français, même animés de bonne volonté, parler allemand, c'est toujours et encore « hacher de la paille ». Mais nous, les Suisses, qu'avons-nous à faire avec cela ? Et bien, ces images nous concernent aussi. L'image de l'allemand auprès des Romands n'est pas si différente de celle que se font les Français. Bien sûr, pour les Romands, l'allemand est d'abord une langue nationale, la langue de leurs concitoyens alémaniques. Mais cela n'arrange pas

vraiment les choses. Car ces concitoyens sont ultra-majoritaires, si bien que la réticence des francophones à l'égard de l'allemand se double chez nous d'un réflexe de défense minoritaire.

Et puis, il y a le *schwyzertütsch* (dialectes alémaniques) qui ne rend pas l'allemand plus attrayant, bien au contraire. D'où ce cri du cœur qu'on entend assez souvent en Suisse romande : « Apprendre la langue de Goethe, je veux bien ! Après tout, j'aime assez ! Mais le suisse allemand, ça, c'est l'horreur ! »

Alors, que faut-il faire ? Il faut bien sûr intensifier l'enseignement de l'allemand dans les écoles et intensifier les échanges des étudiants et apprentis francophones et germanophones. Mais le résultat de ces efforts risque d'être modeste si l'on ne travaille pas en même temps sur les préjugés. Il ne faut surtout pas les nier, mais s'y intéresser pour les déconstruire.

Il faut montrer que la langue allemande - et même les dialectes alémaniques ! - ouvrent une fenêtre sur un monde passionnant, car différent. L'apprentissage d'une langue, serait-elle celle de nos voisins, nous fait entrer dans l'école de l'Altérité. Peut-on sérieusement s'intéresser aux cultures lointaines si l'on ne manifeste pas un début d'intérêt pour celle de nos « prochains » ?

Chr. B.

1 • Anthropos, Paris 2001, 164 p.